t-il point l'épouvantable dogme qu'ose à peine formuler l'Église : la Miséricorde infinie limitée par le péché du non-repentant, et impuissante à l'annihiler, à éteindre l'enfer allumé pour le coupable par lui-même? Car certains cœurs ossifiés ne paraissent plus offrir de prise à la Grâce; et un examen sérieux des conditions de la vie transcendante nous dégage des préjugés de l'aimable et du facile. On cesse de s'indigner contre Dieu vengeur; il a tenté le possible pour sauver l'humanité libre, mais il respecte jusque dans le mal cette liberté de l'individu. La sueur de sang de Jésus sous les oliviers de Gethsémani jaillit de sa connaissance de l'énorme déperdition du sacrifice.

Plusieurs vérités éparses dans le paganisme, et qui semblaient contradictoires, se concilient dans le Christianisme : telles les conceptions sur la vie future. L'enfer préexistait à la Rédemption, car l'homme se damne lui-même ; l'œuvre de son épuration absolue exigeant au contraire le concours du Christ, les justes, *virtuellement* heureux attendaient aux limbes. Or le Tartare, l'enfer, est très précis chez les Anciens, au lieu que leur Élysée se résume à la léthargique prairie d'asphodèles ; l'Hadès, c'est pour le juste l'expectatif séôl hébreux. La religion des Mânes pressent la communion des esprits et les intercessions efficaces. Enfin la résurrection du corps tut le grand dogme de l'Égypte. L'Égypte savait, avant saint Paul, que la tombe est le purgatoire de la matière ; que la chair corrompue, semence enfouie, doit renaître incorruptible, et la substance immatérialisée recouvrer la forme.

Ce qui fut réminiscence ou pressentiment pour l'antiquité est science pour le chrétien.

Troublés par les mystérieux accords du privilège et de la justice, nous nous retournons vers ce monde ancien qui n'a pas vu le Messie, et il nous faut à la fois le plaindre

et l'envier. L'envier, lorsque nous méditons ces mots de Jésus : « Si je n'étais point venu, et que je ne leur eusse « point parlé, ils seraient exempts de péché ; leur péché est « désormais sans excuse. » Mais le plaindre, parce que ni Socrate ni même Moïse n'ont entrevu ici-bas l'abîme de joie unitive révélé dans les adieux de la Cène.

Maistre semble s'être avisé le premier des vérités chrétiennes autres que le Messianisme, en suspension dans les cultes païens. Nul effort ne se perd. Les moines qui au XIIe siècle copiaient Ovide, les Pharaons qui scellaient leurs hypogées, préparaient un contrôle opposable à l'incroyance des jours futurs.

J'ai relevé quelques preuves de la transcendance du Judaïsme. On en découvrirait beaucoup d'autres, signalées ou non par les exégètes, celle par exemple de la diversité subjective et de l'unité objective, non seulement des écrivains,mais aussi des faits de l'Ancien Testament. Ceci révèle une intelligence supérieure aux agents, une finalité.

Les Hébreux, cérébralement dénués de métaphysique, n'eussent jamais découvert leurs dogmes qu'aucune philosophie n'a atteints. Ils ne pouvaient pas plus imaginer Jéhova que les Français le Dieu du Calvaire. Qui fait des dieux les fait à son image physique ou morale : la statue grecque ou le Dieu de Béranger, idole qui n'est pas amour, mais facilité.

La vérité transcendante éclaire la vérité naturelle. Nous ne plongeons un peu loin dans l'histoire que par la Bible. Les papyrus et les cylindres, épaves fragmentaires, confirment les documents mosaïques, mais ne les eussent jamais remplacés. Au môment où débute avec Hérodote l'histoire profane, nous sommes aux derniers livres de la Bible. Au delà du VIe siècle avant J.-C. elle reste le seul grand projecteur de lumière. L'époque si précise de Moïse est l'âge mythique de la Grèce. Hercule, Thésée, Jason,

héros semi-légendaires, sont même postérieurs de plusieurs siècles au journal de marche qu'est l'Exode. Josué précède la guerre de Troie et la création des Amphyctionies. L'époque des Patriarches, si vivante dans la Genèse, est la nuit noire des autres peuples ; nuit où scintillent quelques traditions de l'Éden et de la période prédiluvienne. Quant à l'origine du monde, nous serions réduits, sans la Genèse, à opter entre l'œuf couvé par Brahma et la méduse ancestrale des darwinistes.

La cosmogonie mosaïque représente une *vérité naturelle* intermédiaire entre l'erreur transformiste qui extrait le bœuf de la grenouille, Platon du gorille, et l'erreur polygéniste qui refuse à Toussaint-Louverture d'être le cousin d'un blanc.

Le Christianisme s'affirme aussi *vérité morale*. Plus un système s'écarte de lui, plus il crée un privilège pour le vice.

Enfin ses mystères, dont on ose arguer contre lui, témoignent qu'il est la *vérité psychologique* et la *vérité métaphysique :*

Une seule formule enferme l'essence du Christianisme et l'expérience de la vie : *Utilité de la douleur*. Il y faut ajouter cet axiome : *L'existence terrestre n'a pas son but en elle-même.*

Quel est l'idéal du bonheur? Être aimé, répond l'égoïsme. Aimer, dit l'amour. Et quel est l'idéal de l'amour ? Évidemment le sacrifice. Le concept transcendant de l'amour, c'est Dieu consentant à souffrir pour sa créature. Et il faut rapprocher de l'idée de sacrifice l'idée de substitution. La raison humaine s'arrêtait au châtiment du coupable ; le Christianisme s'élève jusqu'à la substitution *volontaire* de l'innocent.

Si l'on médite ces vérités psychologiques, puis cet

axiome moral que la faute envers Dieu étant objectivement infinie, elle exige une réparation représentative de l'infini, l'on arrive à concevoir que le mystère do l'Incarnation, impossible à imaginer a priori pour l'esprit de l'homme, était logique.

Toute la philosophie avait erré en demandant à la raison le secret du monde. Le Christianisme l'a révélé : ce secret gisait dans l'amour. Le jour où la science se laissera compléter par la théologie, elle découvrira dans les lois de la génération l'empreinte de la métaphysique chrétienne.

Ce n'est pas le moindre miracle psychologique de voir ces Docteurs de l'Église, ignorants de la passion terrestre, choisir comme base des vérités transcendantes, non l'intelligence, mais l'amour. Rien n'égale leurs remarques sur le mystère de la Trinité, prototype des relations affectives. Car ce monde a un prototype éternel ; Platon le savait, nous ne voyons que des reflets. Le cosmos n'étant qu'un parallélisme symbolique de l'univers moral, évidemment il existait dans la Divinité une fécondation spirituelle et une joie d'expansion d'où découlent les sentiments de la génération terrestre. « Moi qui fais engendrer « les autres, n'engendrerai-je point ? » dit Jéhova au prophète. Elle était donc logique, elle aussi, la double tendance divine de l'unité vers la pluralité, et de la pluralité vers l'unité.

Le ciel, c'est l'amour ; l'enfer, la haine, ou le non-amour pire que la haine.

L'éternité polarise et fixe les éléments, ici-bas confus, entre lesquels nous devons opter : bien ou mal, expansion ou égoïsme, bonheur vrai ou vrai désespoir.

Il nous faut acquérir par vertu une parcelle de ce que Dieu possède par nature ; cependant notre immortalité s'annonce aussi comme une sélection et une amplification stable des éléments moraux de la vie terrestre. Cela

même intellectuellement, car les théologiens enseignent que la vision intuitive, qui nous élèvera jusqu'au mystère de Dieu, ne changera pas plus notre nature intellectuelle que le télescope ne transforme l'œil de l'astronome; tandis que l'animal qui s'élèverait jusqu'à notre raison changerait de catégorie.

Le Moyen Age se résume dans la Somme; le XVIIIe siècle dans l'Encyclopédie. Les premiers fascicules du grand Dictionnaire de Théologie catholique, inaugurant le XXe siècle, semblent prouver que le clergé comprend enfin ce double devoir: vulgariser l'exégèse et la doctrine des Pères; s'inoculer et inoculer à la société le vaccin rationaliste. Il importerait de simplifier et d'actualiser l'œuvre de Migne.

Il faut qu'on cesse de voir des catholiques se troubler devant certaines objections puériles; s'effrayer d'imbéciles maximes telles que « le besoin crée l'organe », ou bien se murer dans une intolérance exclusiviste qui ramènerait l'Évangile universel aux égoïstes conceptions des polythéismes locaux. L'étroitesse d'esprit de quelques dévots ne doit pas faire déverser la calomnie sur l'âme si compréhensive, si compatissante du catholicisme.

Le congrès des religions, impossible et justement interdit en Europe, fit du moins, à Chicago, adopter la récitation du Pater par les représentants de toutes les croyances.

Si le Dieu des brahmanistes est le Dieu que prient les catholiques, de même que le pâle soleil de la Laponie est encore le soleil du Sénégal, il ne faut pas conclure toutefois à une indifférente égalité, mais à une gradation de lumières et de grâces qui oblige à la recherche de la vérité intégrale. Le protestantisme, vérité pour l'idolâtre,

est erreur pour le renégat du sacerdoce romain. Ainsi s'accorde l'universelle Justice avec l'utilité du missionnaire.

Parmi les baptisés, on rencontre des incroyants qui veulent l'être. Mais, ces incurables abandonnés à la loi d'endurcissement, il reste une foule immense que saint Jean eût aimée et que saint Paul eût convertie. Ce sont les idoles de ceux-là que le prêtre doit détruire; mais d'abord il les doit connaître, et ne pas s'attarder trop à combattre quelque épouvantail, tel ce Renan dont la critique est tenue pour nulle.

La lutte ne se concentre d'ailleurs plus sur l'exégèse. Là encore la Bible a triomphé. Vers 1810, le rationalisme commence à reconnaître, par Benjamin Constant, que « pour s'égayer avec Voltaire aux dépens d'Ézéchiel ou de « la Genèse, il faut réunir deux choses qui rendent cette « gaîté assez triste: la plus profonde ignorance et la fri- « volité la plus déplorable. » Cinquante ans plus tard, Edgar Quinet, plus directement hostile au Christianisme, avoue le néant de la critique allemande: « Réglez, « changez à votre gré la chronologie des monuments « hébraïques, vous ne pourrez nier qu'un même génie ne « règne dans tous, *et c'est ce génie qui est à lui seul toute « la difficulté.* A la fin, il faut entrer en discussion avec « lui; en quelque endroit que se fasse la rencontre, elle « est presque également chanceuse. »

Les symptômes des maladies actuelles de la foi varient beaucoup. Il est des affections bénignes, telle l'indigestion de l'esprit inquiet qui absorbe occultisme, bouddhisme, kantisme et mystique. Il est des déformations monstreuses et rares: j'ai entendu objecter contre la Providence, que l'homme pourrait incessamment modifier l'axe de la planète et déséquilibrer l'univers! Il est des contagions presque éteintes: les attaques philosophiques ne portent plus, et ce n'est pas au prêtre qu'appartient le

traitement de l'homme qui oppose aux vérités chrétiennes l'hégélianisme.

Mais les épidémies communes et dangereuses proviennent de l'affaissement moral, ou de la vulgarisation scientifique et philologique.

L'influence du scandale, impuissante sur les organismes vigoureux, serait un fléau pour ce temps-ci. Mais en France, où depuis cent ans le sarcasme voltairien et l'envie démagogique s'ajoutent au vieil instinct gaélique de commérage, la Providence permet que le temple reste pur. Les abus ecclésiastiques de notre Moyen Age, les mœurs du clergé sud-américain en des pays de foi robuste, prouvent que Dieu ne supprime les excès de la liberté humaine qu'à l'heure et au lieu où ils extermineraient toute croyance.

Sans la gravité du sujet, certaines maladies de la foi seraient amusantes ; celles-là surtout qui ont pour microbes des articles de revue ou des rêves de vulgarisateurs. Il y a le lecteur de Jean Reynaud, qui attend son voyage circulaire autour des astres ; celui de Figuier, qui se réjouit d'aller habiter le soleil ; celui d'Allan Kardec, qui se souvient d'avoir été tué au siège de Troie ; celui de Michelet *(La mer)* qui reconnaît son aïeule dans le bassin des otaries. Il y a le résurrecteur du druidisme, et le snob qui assiste à la messe de Bouddha. Tel darwiniste vous concède que l'union d'un crocodile et d'une jument risque de rester inféconde ; mais il maintient qu'avec quelques milliards de siècles, toutes les espèces animales, voire végétales, ont pu néanmoins sortir du même type, lequel sortait du protoplasma, lequel... Mais du protoplasma on ne dit pas l'origine. Ce monsieur qui, invectivant son concierge, a senti se réveiller en lui-même la férocité de l'anthropopitèque, va étudier sa généalogie au musée de Saint-Germain ; il sait quand son aïeul de la pierre polie luttait contre l'ours des cavernes,

et à combien de cent mille ans remonte son ancêtre de la pierre éclatée. Quelques conseilleurs témoignent leur bienveillance au Christianisme : le seul moyen de sauver la religion, *à une époque scientifique*, serait d'en retrancher le miracle et même la notion de Dieu. On peut dire que toutes les objections contemporaines nées de la vulgarisation des sciences constituent de véritables enfantillages. Il n'est de sérieux terrain que celui de la philologie, au sens élargi de ce mot qui comprend désormais l'étude historique et morale des religions.

Comme critique interne des dogmes, il ne s'agit pas de savoir s'ils sont consolants, mais s'ils sont logiques. Notre faiblesse, *qui ignore la répercussion transcendante du péché*, rêverait par exemple de substituer à l'enfer le néant. Quelques docteurs admirent un anéantissement final du pécheur ; il est épouvantable de songer que, même pour la raison, ces « miséricordieux » du IVe siècle ont dû se tromper ; car il est possible que, dans le plan divin, toute substance psychique soit, en raison de son exercice, indestructible ; il est possible que le repentir, qui seul peut effacer la faute, soit informulable après l'épreuve ; enfin un Ciel limité en durée n'est plus un Ciel, et il est possible que l'immortalité du Ciel exige celle de l'enfer. En tous cas, l'existence terrestre, coupée de veilles et de sommeils, apparaît une transition entre le néant antérieur et l'intensité d'une vie future indestructible. La Justice de Dieu peut répondre au coupable, comme l'antique loi romaine : « Ta faute t'a condamné. »

Voilà la sentence de la raison, ou plutôt l'aveu de son insuffisance, devant le dogme le plus attaqué du Christianisme. « Qui peut mesurer le péché » ? s'écrie le prophète. Mais nul dogme plus rationnel que le purgatoire ; on ne conçoit pas que l'hérésie ait dénié au criminel ou au vicieux cette unique ressource pour atteindre à l'absolu de pureté qu'exige *une immortalité en face de Dieu.*

Le Ciel est la raison finale des lois de l'option et de l'effort, le logique assouvissement de nos aspirations supérieures, intellectuelles ou sentimentales. A lui aboutissent l'enthousiasme, le sacrifice et l'amour, comme aboutissent à l'enfer le ricanement, l'égoïsme, la haine. Le Ciel est la catégorie unificatrice du Vrai, du Bien et du Beau, trois concepts qui, malgré le sarcasme d'un dilettante, se rencontrent ailleurs que sur la couverture du livre de Cousin.

Comme critique externe, il s'agit de rechercher historiquement si le Christianisme est une évolution des mythologies, ou si ces mythologies sont la déviation d'une vérité centrale représentée par les développements progressifs de la Révélation primitive, du Mosaïsme et du Christianisme.

J'ai tenté d'exposer quelques-unes des raisons humaines qui de la première solution m'ont ramené à la seconde. Mais ce livre est un prologue fort incomplet. J'ai pu ignorer beaucoup de preuves ; l'étroitesse du cadre m'a forcé de sélectionner les autres. Si Dieu m'impose de vivre, je compléterai cet examen des objections naturalistes et philologiques par deux études plus positives sur le Christianisme : l'une, *Le Messianisme et Jésus*, exégétique et dogmatique ; l'autre, *L'Evolution chrétienne*, paraphrase historique de ce mot de Goëthe : « L'Église « étonnera toujours le monde par sa puissance de trans- « formation ; par le don qui est en elle de s'adapter sans « cesse à son temps. »

L'étude des religions révèle une seule Religion. Les nations attardées aux vérités incomplètes confirment l'enseignement de l'Église. Que représentent spirituellement l'Inde et surtout la Chine, sinon la Révélation primitive ? On sait aujourd'hui que les Chinois, immobilisés depuis quarante-cinq siècles dans une même doctrine, la

tiennent des patriarches et remontent jusqu'à Noé. Que représentent spirituellement les Israélites et l'Islam, sinon la Révélation mosaïque ?

L'Europe et l'Amérique, d'essor progressiste, détiennent le Christianisme ; bon gré, mal gré, il leur faudra partir un jour pour la Croisade suprême, prélude de la dernière évangélisation du monde. Ce n'est pas le hasard des circonstances qui les a, depuis cent ans, si formidablement armées. Il leur en coûtera dans l'avenir d'avoir méconnu les voies pacifiques, exploité et démoralisé les races qu'elles avaient reçu mission de christianiser.